

# 1

C'était comme d'habitude, mais différent de la première fois.

J'avais l'impression que mon ventre était une serrure dans laquelle on avait brutalement introduit une clé. La porte – mes poumons – ne demandait qu'à s'ouvrir, à ne pas résister au tour de clé. La partie primitive de mon cerveau, conçue pour la survie, voulait que je respire. Mais une autre partie, plus bruyante, s'opposait à toute envie de laisser l'eau entrer.

L'eau noire me saisit, me brinquebala, cherchant à trouver une prise par tous les moyens. Je serrai les lèvres et fermai bien les yeux, même si j'avais désespérément besoin d'y voir pour échapper à ce cauchemar. Pourtant, l'eau réussit à filtrer, goutte à goutte, à travers ma bouche et mon nez. Même mes yeux et mes oreilles étaient incapables de la retenir.

Elle s'enveloppa autour de mes bras et de mes jambes, tel un tissu mouvant, tirant mon corps dans toutes les directions. J'étais enfouie sous

plusieurs couches d'une étoffe glissante dans laquelle je m'entortillais, et que je ne parviendrais pas à déchirer pour recouvrer ma liberté.

J'avais lutté trop longtemps, je m'étais trop débattue, et à présent mon corps s'affaiblissait à cause du manque d'oxygène.

J'agitais toujours les bras en direction de la surface, mais avec beaucoup moins de conviction, comme si le tissu invisible qui les entravait était devenu plus épais. Je secouai littéralement la tête pour éviter de céder à mon désir de respirer. *Non !* criai-je mentalement. *Non !*

Mais on ne gagne jamais contre son instinct – retors, il ne se laisse pas aussi facilement abuser.

Ma bouche s'ouvrit et je respirai. Et, comme d'habitude, sauf la première fois où j'avais fait ce mauvais rêve, je me réveillai. Les yeux toujours fermés, je continuai à suffoquer. J'aspirai de grandes goulées d'air hystériques, au lieu de l'eau saumâtre qui avait envahi mes poumons et arrêté mon cœur au cours du premier cauchemar. Un air devenu inutile, sans objet, dans mes poumons morts, mais je ressentis néanmoins une joie sourde : même si mon cœur ne battait plus, la présence de l'air indiquait que je ne me noyais plus.

Je me sentis tout de même un peu stupide d'avoir eu peur. Après tout, on ne meurt qu'une fois.

Et j'étais déjà morte, cela ne faisait aucun doute.

Il m'avait fallu un moment pour l'accepter, peut-être des années – le temps était devenu

quelque chose d'incertain depuis ma mort. Des années d'errance, où j'avais été déconcertée et distraite par tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais. Je criais pour attirer l'attention des passants, je les suppliais de m'aider à comprendre pourquoi j'étais aussi perdue ou simplement de ne pas m'ignorer.

J'étais capable de me voir – pieds nus, robe blanche, cheveux bruns qui avaient séché en crans épais – mais ceux qui m'entouraient ne le pouvaient pas. Et je ne croisai jamais quelqu'un comme moi – un autre mort – alors je n'avais pas vraiment de point de comparaison. Finalement, les cauchemars m'ouvrirent les yeux et me firent accepter la vérité.

Au départ, rien dans mon existence vagabonde ne suscitait des souvenirs de ma vie d'avant, rien à part la familiarité indéfinissable des bois et des routes que je parcourais. Puis les cauchemars commencèrent. Brusquement, sans prévenir, je sombrais dans l'inconscience et je revivais ma noyade. Il fallut que le phénomène se répète plusieurs fois pour que je comprenne la nature exacte de ces cauchemars : je me souvenais de ma mort violente.

Avec eux revinrent également quelques souvenirs de ma vie : mon prénom – Amelia – mais pas mon nom de famille ; mon âge, au moment du décès – dix-huit ans – mais pas ma date de naissance. Et, bien sûr, le fait qu'apparemment, je m'étais jetée d'un pont dans une rivière grossie par les orages.

Mais pas la raison qui m'avait poussé à le faire.

Même si je n'étais pas capable de me rappeler la vie et ce que j'y avais appris, il me restait de vagues notions de dogme religieux. Mais ces quelques principes ne faisaient pas mention de ce genre de vie après la mort.

Les collines boisées et poussiéreuses du sud-est de l'Oklahoma ne correspondaient pas à l'idée que je me faisais du paradis ; pas plus que les constantes visites narcoleptiques du lieu de ma noyade.

Le mot « purgatoire » me venait à l'esprit chaque fois que je me réveillais d'un de ces cauchemars. Je rejouais mon horrible petite scène, puis je reprenais conscience, le souffle court et sanglotant sans que coule la moindre larme, au même endroit à chaque fois.

Quel que fût le lieu où j'avais erré au moment de sombrer dans l'inconscience – une voie de chemin de fer abandonnée, une pinède touffue, un petit restaurant à moitié vide – ma destination ne variait pas. Quand le cauchemar se terminait, je me réveillais dans un champ. Il faisait jour et j'étais entourée de rangées de pierres tombales. Un cimetière. Le mien, probablement.

Je ne m'attardais jamais pour vérifier.

Peut-être que j'aurais pu chercher ma tombe et en apprendre plus sur moi-même – sur ma mort. Au lieu de cela, je me relevais parmi les mauvaises herbes et me précipitais vers la grille en fer qui clôturait le champ, courant aussi vite que mes jambes imaginaires me le permettaient.

Ainsi allait mon existence : une suite de pérégrinations sans but ; à l'occasion, un mot soufflé à l'oreille d'un inconnu incapable de m'entendre ; et les cauchemars, suivis par ma fuite du cimetière.

Jusqu'à maintenant.

Ce cauchemar avait commencé comme les précédents. Et, comme d'habitude, s'était conclu par un réveil terrifiant. Mais cette fois, quand j'ouvris enfin les yeux, je ne vis pas le soleil éclairant un cimetière mal entretenu.

Je ne vis que du noir. Cette obscurité inattendue fit remonter à la surface la terreur, les halètements frénétiques. Surtout après que j'eus reconnu – en moins d'un battement de cœur, si ce dernier n'avait pas cessé de battre depuis longtemps – l'endroit où je me trouvais.

J'étais de retour dans la rivière.

Mais malgré mes efforts renouvelés, je n'avais pas l'eau boueuse qui m'entourait. Mon corps n'avait pas plus de substance qu'avant le début de ce cauchemar. Je flottais, absolument pas affectée par les eaux démontées de la rivière. C'était différent cette fois, même si la scène, sombre et agitée, était presque la même que lors de mes rêves horribles. Presque.

Parce que, cette fois, ce n'était pas moi qui me noyais.

C'était lui.

## 2

J'eus tout d'abord l'impression que quelque chose ne collait pas dans le tableau. L'eau n'était pas complètement noire.

Une lumière faible faisait miroiter la surface – le clair de lune, peut-être ; elle était bien trop grisâtre pour venir du soleil.

En dessous de moi, deux rayons jaunes atténués semblaient monter des profondeurs de la rivière.

Non, ils ne montaient pas. Ils pointaient vers le haut, mais ils reculaient. Je jetai un rapide coup d'œil dans leur direction.

Ils provenaient d'une énorme forme noire – une voiture dont les phares trouaient l'obscurité et qui glissait vers le fond avec une lenteur funeste.

Je secouai la tête. Je me moquais de la voiture ; je n'avais d'yeux que pour le garçon éclairé par les phares.

Son corps formait un X, ses bras flottant mollement vers le haut et ses pieds chaussés de basket pendant vers le bas. Il avait la tête baissée, mais je savais qu'il avait les yeux clos.

Il ne se débattait pas, il ne luttait pas ; subitement, je compris avec horreur qu'il était inconscient.

Pas le genre d'inconscience qui tourmente les morts, le genre qui tue les vivants.

S'il ne revenait pas à lui, il allait se noyer.

Sans hésitation, je nageai vers lui aussi vite que possible. Quand j'arrivai devant lui, je vis qu'il était jeune, pas plus âgé que moi au moment de ma mort.

Son visage immobile affichait un air paisible. Il était d'une beauté saisissante.

Je pouvais m'en rendre compte, même sous l'eau. Ses cheveux sombres flottaient au-dessus de sa tête, presque mollement, considérant le courant.

Une image involontaire et stupide me vint à l'esprit : ses bras écartés ressemblaient à des ailes.

Des ailes inutiles, d'ailleurs. Je me demandai, de manière presque désinvolte, si mes bras avaient été comme les siens quand j'étais morte.

Puis, une détermination aussi soudaine que farouche s'empara de moi. Ce garçon ne pouvait pas mourir. Je ne supporterais pas de le regarder s'éteindre. Pas ici, pas comme ça.

Je commençai à l'empoigner, essayant désespérément de tirer sur ses vêtements et ses membres afin de l'entraîner vers la surface. Je tirai sur sa chemise à manches longues et son jean, même sur ses cheveux.

Mais j'eus beau faire, rien ne se produisit. Mes mains, totalement inutiles, étaient celles d'une morte : elles ne pouvaient ni le toucher, ni le

sauver. J'avais l'impression d'être revenue la nuit de ma mort, quand j'avais lutté contre l'eau et que rien de ce que j'avais tenté n'avait eu d'influence sur l'issue fatale. J'étais impuissante, inefficace, et je n'avais jamais eu une conscience aussi aiguë du fait que j'étais morte.

Bientôt, je me mis à pleurer – sans larmes – et appuyai des deux mains sur sa poitrine. Alors que nous nous enfoncions plus profondément dans la rivière, je perçus nettement son pouls, de plus en plus faible.

Pour autant que je sache, je n'étais dotée d'aucun pouvoir surnaturel.

Même si certains de mes sens avaient survécu à ma mort – ma vue et mon ouïe, visiblement – je n'étais plus capable de sentir, goûter ou toucher quoi que ce soit appartenant au monde des vivants.

Mes autres sens ne s'étaient pas émoussés, mais ils n'avaient pas gagné en acuité pour autant.

Le son des battements de son cœur me prit donc au dépourvu. Je n'aurais pas dû l'entendre aussi bien – c'était pourtant le cas.

Même avec une bonne trentaine de centimètres d'eau entre nous et une ouïe qui n'avait rien d'exceptionnel, j'avais l'impression de tenir un stéthoscope contre sa poitrine.

Je me demandai si cela avait quelque chose à voir avec la mort. Avec le fait d'être mort. Peut-être que nous – les morts – avons la capacité d'entendre l'un des nôtres qui nous rejoignait, de plus en plus proche à mesure que les battements de son cœur s'éspaciaient.



Le garçon et moi continuâmes à couler ; son cœur fragile battait irrégulièrement vers sa fin prochaine. Chaque coup sourd vint plus lentement que le précédent, et enfin...

Son cœur hésita une fois. Une deuxième. Puis je n'entendis plus rien. Une petite bulle s'échappa du coin des lèvres du garçon et flotta vers la surface.

Je hurlai. Je hurlai comme je l'avais fait lors de ma première rencontre avec la mort, en colère et humiliée par ma propre impuissance. Je hurlai et lui frappai la poitrine de mes mains inutiles.

À ce moment-là, il ouvrit les yeux.

Il regarda à gauche et à droite, se familiarisant avec le décor. Puis il se tourna vers moi et me fixa droit dans les yeux.

Je me figeai. Pouvait-il... me *voir* ?

Il sourit, puis tendit brusquement la main et la posa sur ma joue. Je sentis sa peau, sa chaleur sur la mienne. Sans réfléchir, je mis ma main sur la sienne. Son sourire s'agrandit quand je le touchai.

Aucun doute possible : il me voyait.

Il me voyait, il me voyait, il me voyait !

Mon cœur, qui ne battait plus, s'envola. Et le sien avec.

Son cœur – celui que je venais d'entendre mourir – balbutia, d'abord des battements lents et irréguliers, mais bientôt il gagna en assurance.

Il baissa les yeux sur sa poitrine, puis les leva de nouveau vers moi, les sourcils levés, surpris par le son qui émanait de lui. Puis il toussa, un mouvement qui secoua son corps tout entier ; des bulles s'élevèrent de sa bouche.